

La
Semaine Religieuse
 DE
Québec

VOL. XIX

Québec, 29 septembre 1906

No 7

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 97. — Les Quarante-Heures de la semaine, 97. — Avis, 98. — Apostolat de la prière, 98. — Salut à Notre-Seigneur, 99. — Chronique des diocèses, 100. — Les Canadiens-Français des Etats-Unis, 103. — Les religieux en Orient, 104. — Le rosaire du Chinois chrétien, 105. — La secte des Mariavites, 107. — La journée de huit heures, 109. — Fin d'un plaidoyer pour la presse catholique de France, 109. — Les Juifs et la révolution russe, 111. — Bibliographie, 112.

Calendrier

— o —

30	DIM.	b	XVII après Pent. et 1 oct. S. Jérôme, confesseur et doct., <i>dbl.</i> Sol. de S. Michel , <i>Kyr. 2 cl.</i> II Vêp., mém. de S. Remi, évêque et confesseur, de S. Jérôme (II Vêp.) et du dim.
1	Lundi	b	S. Remi, évêque et confesseur.
2	Mardi	b	SS. Anges Gardiens, <i>dbl. maj.</i>
3	Merc.	tr	De la férie.
4	Jeudi	b	S. François d'Assise, confesseur, <i>dbl. maj.</i>
5	Vend.	tr	S. Placide et ses SS. compagnons, martyrs.
6	Samd.	b	S. Bruno, confesseur.

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

30 septembre, Saint-Thomas. — 1er octobre, Saint-Magloire.
 — 2, Saint-Michel. — 3, Saints-Anges. — 4, Saint-Malachie.
 — 5, Ange-Gardien.

Avis

— o —

Les membres de la Caisse ecclésiastique voudront bien se rappeler que les contributions sont dues au 1^{er} octobre. S'il y a des retardataires, ils devront s'acquitter de leur devoir dans les premiers jours de ce mois.

Les Fabriques qui font partie de l'Assurance mutuelle devront payer toute leur part pour le feu de Nicolet, d'ici au 1^{er} novembre prochain. H. T.

— o —

Apostolat de la prière

— o —

Intention générale pour octobre 1906 : *Les bonnes lectures.* Certaines gens prétendent qu'il n'y a ni bonnes ni mauvaises lectures. Tout le monde aurait le droit et peut-être même le devoir de tout lire ; à chacun de choisir ce qui lui sera utile ou nuisible. Cette théorie est aussi vraie que celle qui pousserait les gens à goûter de tous les aliments, pour décider ensuite quels sont ceux qui sont empoisonnés ou non.

Il y a des lectures mauvaises, dangereuses pour la foi ou pour les mœurs ; vouloir tout lire sans contrôle, sans conseil, c'est exposer son âme à des dangers où elle risque de périr.

Il y a aussi de bonnes lectures, et celles-ci sont aussi utiles, aussi nécessaires même que les autres sont malfaisantes. Nous avons tous besoin d'être éclairés sur notre foi, sur les théories philosophiques, morales, sociales qui font la règle de nos actions quotidiennes. Ne pas vouloir lire, ce serait se condamner à une ignorance parfois plus dangereuse encore que la science mal réglée. Il faut apprendre où est le devoir — et ce n'est pas toujours facile à notre époque ; — il faut se rendre capable de répondre aux objections, qui, à chaque instant, barrent notre route ; il faut de temps en temps donner à son âme affaissée, découragée, le réconfortant d'une parole saine, chaleureuse, entraînant, et c'est dans la lecture que bien souvent nous trouverons ce secours.

Donc prenons deux résolutions, qui doivent se compléter : ayons l'horreur des lectures dangereuses pour notre esprit ou notre cœur ; mais, en même temps, nourrissons-nous avidement,

chacun selon notre degré d'instruction, des lectures qui nous feront voir plus clair et marcher plus droit.

PRIÈRE QUOTIDIENNE PENDANT CE MOIS

Divin Cœur de Jésus, je vous offre par le Cœur immaculé de Marie les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses et à toutes les intentions pour lesquelles vous vous immolez continuellement sur l'autel.

Je vous les offre aussi pour que les chrétiens, ayant horreur des mauvais livres et des mauvais journaux, se nourrissent de bonnes et saines lectures.

Résolution apostolique : Propager énergiquement, inconspiciblement, les bons journaux.

Salut à Notre-Seigneur

Un pieux abonné nous écrit pour nous prier de recommander, dans la *Semaine religieuse*, que l'on revienne plus généralement à l'usage de lever son chapeau en passant devant une église.

Assurément, s'il n'en tient qu'à nous, cette édifiante pratique va reprendre une vigueur nouvelle !

D'après notre correspondant, on ne voit presque plus personne, en dehors du clergé, saluer ainsi en passant vis-à-vis une église. Nous ne trouvons pas, nous, que cet usage soit aussi abandonné qu'il le dit. Nous voyons assez fréquemment accomplir cet acte de religion. Même, comme nous avons très souvent à passer en tramway vis-à-vis deux églises, nous y sommes édifiés chaque fois à la vue de la plupart des hommes qui s'y trouvent et qui — y compris le conducteur — soulèvent leur chapeau pour saluer Notre-Seigneur. Comme nous l'avons déjà écrit ailleurs, en signalant ce fait, nous demandons qu'on nous dise en quelle autre ville que Québec se pratique ce bel acte de religion dans les mêmes circonstances.

En tout cas, que ce pieux usage soit ou non assez général dans notre ville, il devrait être universel. Un ami, n'est-ce pas ? ne passe à peu près jamais devant la maison de son ami sans entrer le voir un instant. Eh bien, puisque l'église est la résidence même de notre meilleur ami, de notre Père, de notre Maître, nous ne devrions jamais passer auprès d'elle sans

entrer lui offrir nos hommages. . . A tout le moins, ayons en passant une pensée à son adresse et un signe de respect extérieur, qu'il est si facile d'exécuter.

Si le respect humain allait nous rendre un peu difficile cet acte de religion : quelle belle occasion ce serait de le secouer une fois pour toutes !

Si l'on allait avoir peur de causer de l'étonnement aux protestants, on se ferait là une belle illusion. Car si les protestants ont trop souvent à s'étonner de notre conduite, c'est quand ils voient les catholiques, fermement convaincus que N.-S. Jésus-Christ est réellement présent à l'autel, n'aller pas plus souvent lui présenter leurs hommages et lui adresser leurs prières. — Si tout le monde faisait, en passant devant l'église, l'acte public de foi que comporte le salut au Saint-Sacrement, il y aurait là une prédication éloquente qui ferait sans doute réfléchir plus d'un hérétique. — Se rappelle-t-on ce touchant récit de l'enfant d'un ministre protestant, que la seule vue de la lampe du sanctuaire convertit à la vraie foi, et qui abjura l'erreur en compagnie de son père. . .

Ce qu'il y a à faire, au moins, c'est que, dans la famille et à l'école, on attire de temps à autre l'attention des garçonnetts sur cette pratique du salut à Notre-Seigneur. — N'ayons pas peur que notre ville prenne trop l'allure d'une communauté religieuse. Ce genre de péril n'est guère menaçant, surtout tant que fonctionneront parmi nous les 150 usines d'alcoolisme que l'on sait.

Chronique des diocèses

— o —

QUÉBEC

— Samedi matin, le 22 septembre, S. G. Monseigneur l'Archevêque a conféré les ordres suivants, à la Basilique :

TONSURE : MM. Joseph-Evariste Corriveau, François-Xavier Lefebvre, Alexandre Vachon, Joseph-Arthur Gauthier, Elzéar-Henri-Arthur Prémont, Jules-Wilbrod Dubeau, Cyrille Labrecque, Joseph-Francis-E. Richard, Pierre Poulin, Eugène Beaudet, Louis-Honoré Fréchette, Joseph-Valère Pelletier, Joseph-Charles Gosselin, Janvier Lachance, Alphonse Corriveau,

Eugène-Alfred Côté, Joseph-Hormidas-Adélaré Piché, Joseph-Philippe-Edouard Pacaud, *du diocèse de Québec* ; Joseph-Félix-Horace Tremblay, Charles-Eugène Thériault, *du diocèse de Rimouski* ; Rodolphe Belcourt, Joseph-François-Gaston Dubé, *du diocèse de Nicolet* ; Ronald Rankin, *du diocèse d'Antigonish* ; Napoléon Papineau et Eugène Daoust, *des PP. de Sainte-Croix*.

ORDRES MINEURS : MM. Georges Bernier, *du diocèse de Chatham* ; Alfred Pelletier, *du diocèse de Portland* ; Charles-Henri Garneau, Théodore Gagnon, Cléophas Leclerc, Emile Jobin, Adélaré Turmel, Léon Delisle, Gédéon Julien, Valère Pouliot, Joseph Proulx, Joseph Pâquet, Philippe Mathieu, Egi-de Groleau, Joseph Dubé, Léon Chabot, Herménégilde Tremblay, Hilaire Chouinard, Albert Roberge, Joseph Breton, *du diocèse de Québec* ; Eustache Santerre, *du diocèse de Rimouski* ; Wilfrid Boucher, *du diocèse d'Antigonish*.

SOUS-DIACONAT : MM. Aimé Lacroix, Emilius Michaud, Philémon Cloutier, Louis Bolduc, Georges Côté, *du diocèse de Québec* ; Jean-Baptiste Langlais, Fortunat Charron, Georges Gauvin, *du diocèse de Rimouski* ; Pierre-Almer Neveu, *du diocèse de Saint-Hyacinthe* ; Jos.-Claude Cyr, *du diocèse de Chatham*.

Dimanche matin, à la Basilique aussi, Monseigneur a conféré les Ordres suivants :

SOUS DIACONAT : M. Georges Bernier, *du diocèse de Chatham*.

DIACONAT : MM. Aimé Lacroix, Emilius Michaud, Philémon Cloutier, Georges Côté, *du diocèse de Québec* ; Jean-Baptiste Langlais, Fortunat Charron, Georges Gauvin, *du diocèse de Rimouski* ; Pierre-Almer Neveu, *du diocèse de Saint-Hyacinthe* ; J.-Claude Cyr, *du diocèse de Chatham*.

— NN. SS. les archevêques et évêques de la province de Québec sont venus à Québec, cette semaine, pour assister à la session d'automne du comité catholique du Conseil de l'Instruction publique.

— Dimanche dernier se terminaient les retraites annuelles du Grand et du Petit Séminaire. Le R. P. A. Lemieux, C. SS. R., a prêché celle des séminaristes. Au Petit Séminaire, où il y a deux retraites, le R. P. Guertin, O. M. I., a été le prédi-

cateur des « Grands », et M. l'abbé G. Fraser, curé de Sainte-Anne de la Pocatière, a été celui des « Petits. »

— M. l'abbé R. Guimond, du séminaire de Québec, est revenu il y a huit jours d'un voyage d'Europe.

— Dimanche dernier, à Saint-Ambroise de Lorette, Mgr Mathieu, supérieur du Séminaire, a fait la bénédiction solennelle de trois cloches, destinées à trois écoles de la paroisse.

— La célébration du jubilé sacerdotal de M. l'abbé C.-F. Cloutier, aumônier de l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur, a donné lieu à une fête très brillante, le jeudi 20 septembre. S. G. Monseigneur l'Archevêque assistait à la messe des Noces d'or, ainsi que NN. SS. Marois, Mathieu, Guay, Têtu, Fagny, Gagnon, et un grand nombre de prêtres. Le vénérable jubilaire, qui porte d'un pied léger le poids du grand âge, célébra lui-même la grand'messe solennelle.

L'élégante chapelle du Sacré-Cœur avait reçu une décoration de guirlandes d'or, de fleurs et de lumières électriques que nous pouvons qualifier d'exquise. On disait autour de nous qu'on n'avait jamais rien vu d'aussi délicat, d'autant de goût...

Très goûtée fut aussi la musique exécutée au chœur des Hospitalières.

Très touchantes, ces présentations d'adresses par des délégations des paroisses dont M. Cloutier fut jadis le curé.

Et c'était merveille de voir le vénéré septuagénaire répondre si joliment à toutes ces adresses.

A la fin du dîner du clergé, des parents et des amis, Mgr le Vicaire Général, qui présidait, rendit un beau témoignage aux mérites de cette longue vie sacerdotale, remerciant chaleureusement M. Cloutier de tant de services rendus à la Sainte Eglise.

Le lendemain, vendredi, M. l'abbé Cloutier célébra la messe à l'église paroissiale de Saint-Roch de Québec, au même autel, paraît-il, où il avait dit sa première messe en 1856.

— La retraite des élèves du collège de Lévis, prêchée par le R. P. Duchaussoy, dominicain, s'est aussi terminée dimanche dernier.

RIMOUSKI

— Le 20 septembre, Mgr l'évêque de Rimouski a présidé

dans la paroisse de Sainte-Rose du Dégélé, à la bénédiction solennelle d'une nouvelle église paroissiale et des trois cloches qui lui étaient destinées.

CHICOUTIMI

— Le dimanche 16 septembre, à la cathédrale, Mgr l'évêque de Chicoutimi a conféré l'ordination sacerdotale à M. Eug. Warren, de la Malbaie (Charlevoix). Le nouveau prêtre partira dans quelques jours pour aller continuer ses études théologiques au Collège canadien, Rome.

— La retraite du Petit Séminaire s'est terminée dimanche dernier. Elle a été prêchée par M. l'abbé Eug. Roy, curé de Jacques-Cartier.

LABRADOR

— Mgr Blanche, vicaire apostolique, est revenu depuis huit jours de son voyage *ad limina Apostolorum*. Après un bref séjour à Chicoutimi, Sa Grandeur est venu assister aux séances du Conseil de l'Instruction publique. Elle fixera désormais sa résidence aux Sept-Isles.

SAINT-HYACINTHE

— Le 18 septembre avait lieu à la cathédrale, l'installation, comme membre du chapitre, de M. l'abbé C.-P. Choquette, supérieur du Séminaire.

Les Canadiens-Français des Etats-Unis

— o —

DE l'Opinion publique (WORCESTER, MASS).

Il y a presque autant de Canadiens-Français dans l'Est des Etats-Unis qu'il s'en rencontre dans la province de Québec. Notre organisation paroissiale fonctionne bien : nos écoles confessionnelles sont fréquentées par des centaines de mille enfants, sous la tutelle de religieux des deux sexes en majorité canadiens. Nos temples ne le cèdent pas en splendeur aux églises du Canada, témoin ce somptueux temple de Sainte-Anne, à Fall River, dont le coût est d'au moins \$300,000. La foi de nos compatriotes est vive ; rien n'en fait douter quand l'on sait que nous payons double impôt ici pour nos maisons d'éducation. Nos sociétés nationales sont aussi nombreuses qu'au Canada.

Le français est parlé couramment sur la rue ; dans tous les grands établissements de commerce de langue anglaise l'on peut s'adresser en français à des commis de notre langue. Dans toutes les branches de l'activité humaine se trouvent des compatriotes qui font honneur à notre race, sont respectés des autres nationalités et sont bien décidés de perpétuer de ce côté-ci de la ligne 45 les traditions de nos pères. Dans nos principaux centres, nous avons des journaux qui veillent et savent parler franc.

* Prétendre que nous allons disparaître est aussi absurde que prétendre que la province de Québec sera englobée par l'élément anglo-saxon. Or, telle n'est pas l'enseignement de l'histoire. Au contraire, notre race grandit, elle croît dans l'épreuve et sa marche en avant n'est pas sur le point d'être paralysée, nonobstant les efforts de nos adversaires pour nous empêcher d'avoir des évêques de notre nationalité.

Les Acadiens ne sont pas morts pour être restés méconnus dans leurs revendications religieuses. Les Franco-Américains ne mourront pas davantage, si le grand vent de protestation continue de souffler comme il l'a fait depuis quelque temps et si nos frères du Canada nous appuient au lieu de se faire les porte-voix des ennemis déguisés de notre race.

Les religieux en Orient

L'enseignement de la médecine est donné par la Faculté de Beyrouth fondée en 1883 par les Pères Jésuites. Les médecins que forme cette Faculté ont, depuis quelques années, le droit d'exercer en France et Turquie. La Faculté de médecine de Beyrouth jouit d'une grande réputation dans tout l'Orient. Le corps professoral se compose de 3 Pères Jésuites, pour la physique, la chimie et la botanique, et de 6 professeurs laïques français enseignant la médecine, la chirurgie. Les cours ont été fréquentés en 1905 par 212 étudiants dont 87 non catholiques. La Faculté de médecine américaine compte 154 étudiants.

Les sciences orientales (langues arabe, hébraïque, syriaque, copte, éthiopienne, archéologie et géographie orientales, etc.) sont étudiées à la Faculté orientale de Beyrouth dirigée par les Jésuites et fondée en 1902.

Les Dominicains ont créé, en 1882, à Jérusalem, une faculté d'études bibliques, l'École Saint Etienne, que l'on peut considérer comme un complément des écoles de Rome et d'Athènes.

Les séminaires orientaux servent eux aussi l'influence française, plus indirectement, il est vrai, mais enfin, dans une certaine mesure ; c'est le séminaire des Jésuites de Beyrouth fondé en 1846 ; le séminaire syro-chaldéen des Dominicains de Mossoul créé en 1842 ; celui de Khosrowa dirigé par les Lazaristes, celui de Terre-Sainte où les Pères Blancs travaillent à former des prêtres instruits pour le rite grec-melchite. Nous n'aurions garde d'omettre les séminaires des Capucins français de Constantinople, des Assomptionnistes, également à Constantinople, des Bénédictins français pour le rite syrien, etc.

Le rosaire du Chinois chrétien

— o —

Laissez-moi vous citer, écrit dans les *Annales de la Propagation de la foi* le P. de Guébriant, missionnaire dans le Sutchuen oriental, l'histoire d'un pauvre vieillard appelé Fou-éul-yè.

D'après les cahiers où j'avais retrouvé son nom, il devait avoir soixante-quinze ans l'année dernière. Fort peu l'avaient connu autrefois, aucun ne savait ce qu'il était devenu depuis cinq ans et plus. Cependant, l'été dernier, comme je renouvelais mes questions devant quelques chrétiens, l'un me dit avoir entendu parler d'un vieillard nommé Fou, demeurant à plusieurs lieues au delà de la frontière du Yün-nâm et qui passait pour réciter des prières à la façon des chrétiens.

« Mais, demandai-je, y a-t-il quelque chrétienté de ce côté-là, et un missionnaire y passe-t-il chaque année ?

— Non, me fut-il répondu, c'est un pays perdu, éloigné de toute chrétienté, et, si ce vieillard vit encore, il est certainement bien en retard avec le bon Dieu.

— Eh bien, dis-je, il faut faire notre possible pour le secourir. »

Et mon interlocuteur s'étant proposé pour me servir de guide, je le priai de commencer ses recherches avec mon domestique, dès le lendemain matin. Voilà donc mes gens en cam-

pagne. Tout ce qu'ils savaient, et encore par oui-dire, c'est que le Fou-éul-yè, si c'était vraiment lui, demeurait à une lieue d'un marché. Je vous laisse à penser ce que, faute de renseignements meilleurs, ils durent faire de marches et de contre-marches, dans ces ravins à demi déserts. Plus de la moitié du jour s'étant ainsi écoulée dans une enquête infructueuse, ils cherchaient déjà à retrouver le chemin de Long-hoûy-Keou, quand, en passant près d'une chaumière isolée, un son inattendu frappa leurs oreilles.

« Ne dirait-on pas qu'on récite des prières ? s'écria le domestique.

— En vérité, répondit son compagnon, c'est bien l'*Ave Maria*. » Et, contournant la maisonnette, ils se trouvent en présence d'un vieillard, qui, à genoux sur la terre nue, les yeux élevés vers le ciel, égrenait un chapelet en psalmodiant l'*Ave Maria*.

« N'es-tu pas Foû-éul-yè ? dirent alors mes gens, un instant interdits par ce spectacle.

— Oui, répondit-il, sans se relever, c'est moi que vous cherchez ; veuillez entrer et attendre un moment. »

Et dans la même attitude, il continua sa prière. Quand il eut récité son dernier *Amen*, il se leva enfin et, appuyé, sur un bâton, il se dirigea vers ses hôtes. Ceux-ci le saluèrent à la manière des chrétiens :

« Loué soit Jésus-Christ ! »

Il répondit : *Amen*.

« Hé, Foû-éul-yè, quel saint homme tu fais ! Tu récites bien tôt ta prière du soir !

— Comment ? vous seriez des chrétiens ? Il y a si longtemps que j'en cherche ! Dites-moi s'il y a encore un Père, afin que j'aie me préparer à bien mourir.

— Le Père est à Lông-hoûy-Keou. C'est lui qui envoie prendre de tes nouvelles, et demain il viendra te voir. »

Le vieillard pleurait de joie.

« Mais, reprit ses visiteurs, quelles prières récitais-tu donc à cette heure-ci ?

— Oh ! voyez-vous, répondit le vieillard, je connais bien peu la religion ; depuis mon baptême je n'ai vu qu'une fois ou deux le Père, et il y a tant d'années ! A présent, je suis infirme,

incapable de marcher. Je n'ai qu'un vaurien de neveu, païen obstiné, qui ne passe pas ici un jour par mois et ne s'occupe pas de moi.

« Aux environs pas un chrétien pour me parler de Dieu. Et moi j'ai peur de mal mourir. Alors, tout le long du jour, j'égrène mon rosaire, je psalmodie le *Pater* et l'*Ave Maria*. »

Ce touchant récit prouve bien que le rosaire est le gardien de la foi.

La secte des Mariavites

Des *Etudes ecclésiastiques* (juillet) :

Le Souverain Pontife, à la date du 5 avril de cette année, a de nouveau solennellement condamné l'association ou secte dite des *Mariavites*, dont le siège était en Pologne, et qui, s'étendant avec une grande rapidité, menaçait de corrompre la pureté de la foi dans ce pays.

Il y a à peu près trois ans, quelques prêtres, spécialement du jeune clergé, fondèrent en Pologne une petite association qui, sous le nom de *prêtres mystiques* ou de *Mariavites*, suivait une doctrine qui n'était point celle de l'Eglise. Ils s'appuyaient pour cela sur les révélations d'une femme qui s'appelait Marie-Françoise et qui, d'après eux, avait été tellement comblée des dons du Saint-Esprit, si éclairée de la divine lumière qu'elle était le seul remède donné par la divine Providence aux derniers temps. Les choses allèrent si loin, malgré une condamnation du Saint-Office du 4 septembre 1904, qu'il y a quelques mois, deux prêtres polonais, membres de cette nouvelle secte, allèrent à Rome, où ils portèrent au Saint-Office un ordre de Notre-Seigneur Jésus-Christ par lequel le Saint-Siège devait reconnaître que Marie-Françoise avait été faite par Dieu très sainte, qu'elle était la mère de miséricorde pour tous les hommes que Dieu en ces derniers temps appelait au salut éternel. De plus, il était enjoint, de par la même autorité, aux prêtres Mariavites de développer dans le monde entier le culte du Très Saint Sacrement et de la Madone du Perpétuel Secours, mais ce culte devait ne point reconnaître de limites de quelque autorité que ce fût. Naturellement, quand le Saint-Office reçut cette mise en demeure, ce fut lui

qui convoqua à son tribunal les deux prêtres polonais porteurs de cet ordre étrange. Le Pape, cependant, espérant arriver plus facilement par la douceur qu'e par la violence, fit venir devant lui les deux prêtres, et obtint d'eux une renonciation à leurs erreurs. Mais hélas ! cette conversion fut de courte durée : revenus en Pologne, ils ne donnèrent pas à leurs Ordinaires le certificat de soumission qu'ils avaient signé à Rome. Cette conduite a obligé le Souverain Pontife à émaner un document public par lequel il réprouvait et condamnait solennellement ladite secte et défendait à tout prêtre d'avoir des communications avec Marie-Françoise.

Cette condamnation a eu son effet, et les dernières nouvelles nous apprennent que les prêtres qui appartenaient à la secte des Mariavites se sont soumis, acte qui entraînera le retour des fidèles à l'obéissance envers leurs pasteurs.

Il est certain que la pensée des derniers temps hante les cerveaux et conduit parfois à des actes qui ne sont pas suivant les règles de l'Eglise. On sait qu'il y a cinq cents ans, saint Vincent Ferrier se donna, de la part de Dieu, aux foules comme l'ange annonçant la fin du monde, et en preuve de sa mission surnaturelle, ressuscita devant tous une femme morte que l'on allait enterrer. Pie II dans la bulle de canonisation de ce saint dit : « Il eut les paroles de l'Evangile éternel pour annoncer, comme l'ange qui volait par le milieu du ciel, le règne de Dieu à toute langue, à toute tribu, à toute nation, et pour annoncer l'approche du jugement dernier. » Or, depuis cinq cents ans que cette prédiction a été faite d'une manière aussi solennelle, qu'elle a été confirmée par d'éclatants miracles, authentiquée en quelque sorte par l'Eglise, elle ne s'est point réalisée. Mais il est aisé de répondre que Jonas, qui était aussi un vrai prophète, avait prédit que dans quarante jours Ninive serait détruite, et Ninive ne le fut pas parce qu'elle fit pénitence. (*Jonas*, III, 10.) De même la prédication et la prophétie de saint Vincent Ferrier suscita dans toute l'Eglise un courant de pénitence qui arrêta pour un temps le bras de Dieu prêt à s'appesantir.



Agissons en toutes choses avec réflexion, jugement et sagesse.

La journée de huit heures
— o —

On a été frappé, lisons-nous dernièrement dans un journal de Paris, d'une revendication ouvrière, qui a un caractère assez particulier. Le plus grand nombre réclame la journée de huit heures; les coiffeurs ne veulent pas travailler le mardi; chez les ouvriers de l'automobile, le bonheur tendrait dans l'octroi de la « semaine anglaise ».

On nous a expliqué que la semaine anglaise c'était le complet chômage du dimanche avec la moitié de la journée du samedi.

On nous présente cette « semaine anglaise » comme une innovation que les travailleurs d'Outre-Manche doivent aux progrès de la science et de l'humanité.

Au risque de désoler nos libres-penseurs, il nous faut les désabuser : c'est un legs de la foi.

La semaine anglaise n'est pas une conception moderne de la distribution des forces ouvrières, mais une survivance des habitudes religieuses. Cette coutume existe encore en Angleterre parce que l'esprit traditionnel anglais est la forte armature de l'idéal social. Nous l'aurions encore chez nous, ce congé ouvrier du demi-samedi jusqu'au lundi matin, si la Révolution n'avait pas aboli tant de traditions. Ce long repos existait depuis le moyen âge, il avait été institué rigoureusement par les corporations. On en trouve la trace dans toutes les chartes d' travail.

A noter, en outre, que la Révolution a fait perdre aux ouvriers, au point de vue pécuniaire, trois fois plus que ne perdit l'Eglise de France.

Fin d'un plaidoyer pour la presse catholique, en France
— o —

Des hommes généreux et intelligents, mais égarés par une certaine façon de voir, n'ont jamais pu encore se décider à considérer la presse de la cause française autrement que comme une bonne œuvre à soutenir. Ce qui est l'instrument de puissance par excellence, ce que la Juiverie et la Franc-Maçonnerie ont établi pour elles sur le pied d'un outillage de

guerre et d'un véritable armement, ils le conçoivent, eux, comme une fondation d'ouvrirs ou d'asiles de nuit.

Figurez-vous un jeune homme vivement frappé par les violentes leçons de choses que ne cessent de nous donner les événements. Il sent la force prodigieuse qu'est la presse, et la nécessité de l'employer aux idées de salut. Il s'y jette, plein d'espoir, d'ardeur, de talent. Et devant quoi se trouve-t-il d'abord ? Devant l'avertissement immédiat que, par le fait même de tremper sa plume dans l'encrier de la bonne cause, au lieu de la plonger dans celui de la mauvaise, il devra, dorénavant, se considérer comme un assisté, comme un malheureux qu'on veut bien secourir ! Il avait cru entrer dans un journal, il est dans un bureau de bienfaisance . . .

Est-ce que j'exagère ? Certes, encore une fois, il y a des exceptions. Mais le journal qui soutient les principes révolutionnaires et tout ce qui tue la France, c'est, en général, le journal opulent, l'établissement agréable, l'endroit où l'on fait bonne chère, c'est le Café anglais ! Quant à l'autre, au journal qui combat tout ce qui nous tue, et soutient tout ce qui nous rendrait la vie, n'est-ce pas, beaucoup trop souvent, la boutique en souffrance où des personnes charitables distribuent des soupes populaires ? Or, sans y avoir soi-même passé, on connaît le caractère distinctif de ces établissements de charité. Leurs fondateurs sont des âmes admirables, mais leurs soupes ne les valent pas . . .

Et le résultat ? . . . Nous le voyons . . .

En dehors de la couleur ou de la nuance politique de chaque journal, la presse, en tant que presse, constitue forcément une grande maison professionnelle.

A qui est la maison ? A ceux qui, depuis trente ans, ont fait tout ce qu'il fallait pour s'en emparer ! A qui n'est-elle pas ? A ceux qui n'ont jamais rien fait pour en rester les maîtres ! Nous sommes des Orgons qui avons laissé le champ libre à Tartufe, au seul Tartufe moderne, au Tartufe de la Loge et de la Synagogue ! Mais toutes les fois que Tartufe est le maître, Orgon n'a qu'à s'en prendre à lui ! C'est qu'Orgon n'a pas fait son devoir, Tartufe n'a fait que son métier !

Eh ! bien, mesdames et messieurs, il faut reprendre la maison. Ayons donc et faisons une presse, une presse de guerre,

une presse qui soit vraiment la nôtre ! Il est temps de cesser de combattre avec les seules munitions et sur les seules positions que consent à nous permettre l'ennemi, ou bien avec des fusils de chasse contre des fusils Lebel, et des canons pour croisières d'agrément contre des canons Krupp... Mais il faut, d'abord, pour rentrer dans notre domaine, accomplir un devoir d'argent. Remplissons-le donc, et pénétrons-nous, pour l'avenir, de cette inexorable vérité moderne : « Ayez la presse, et vous aurez tout... » Là où, depuis trente ans, nous avons élevé 100 églises, si nous n'en avons élevé que 90, et si nous en avons sacrifié 10 à la fondation d'une presse, nous ne serions pas sur le point de nous voir voler les 90 autres, pour y voir mettre des bastringues, des porcheries et des Loges de francs-maçons !

Maurice Talmeyr.

Les Juifs et la révolution russe

Sous ce titre, le *Times* publie une série de lettres de Moscou où est révélé le rôle joué en Russie par les Juifs dans le mouvement révolutionnaire. En voici quelques passages :

J'ai rencontré le Juif, écrit l'auteur des lettres, dans les régions aurifères où il corrompait par la boisson les indigènes du Transvaal, et par l'opium les Chinois, dans leurs compounds ;

— Dans la colonie du Cap, exerçant un commerce illicite de diamants ;

— Aux Indes et dans les îles de l'Orient, faisant la traite des blanches ;

— A Londres, exploitant et les chrétiens et ses coreligionnaires.

Aujourd'hui, recherchant les origines de la révolution en Russie, je me retrouve de nouveau face à face avec le Juif.

Les personnages officiels que j'ai vus à Saint-Petersbourg m'ont dit que je cesserais de m'intéresser à la cause de la révolution le jour où j'aurais constaté à quel point elle est dominée par le Juif.

J'ai vérifié cette affirmation et je dois reconnaître que l'influence du Juif n'a pas été exagérée.

Non seulement, ils ont leur propre « Bund », mais les partis politiques en Russie (octobristes, démocrates constitutionnels,

démocrates-socialistes-révolutionnaires) sont les uns dirigés et contrôlés et tous influencés à des degrés divers par les Juifs qui, grâce à leur intelligence, leur énergie et leur esprit de solidarité, ont acquis une situation hors de toute proportion avec leur importance numérique.

Bibliographie

— SCÈNES D'ÉVANGILE, par Jean BARBET DE VAUX. In-8° carré (VIII-384 pages) 4. fr. — (P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris-VI^e.)

Sous une forme simple et attrayante, l'auteur des *Scènes d'Évangile* cherche, comme il le dit dans son avant-propos, à nous montrer le Christ vivant et agissant. Il peint plutôt qu'il ne raconte et ses descriptions donnent l'impression de choses connues et aimées. Tantôt Jean Barbet de Vaux nous conduit à Jérusalem pour y assister aux grandes cérémonies religieuses : la Pâque, la Dédicace ou la Fête des Tabernacles ; tantôt il nous initie à la vie intime des familles juives ; souvent un trait de mœurs, une coutume locale vient expliquer tel ou tel passage d'Évangile. Quelques portraits ou plutôt quelques esquisses nous familiarisent avec les amis et les ennemis du Christ ; les gestes, les attitudes trahissent les pensées secrètes, les timides enthousiasmes, ou les haines muettes. Comme cadre, l'Orient nous offre ses contrastes : le désert de la Quarantaine et les plaines fertiles de la Galilée ; les maisons basses et pauvres de Nazareth et les palais de Jéricho.

Mais tous ces paysages fidèlement rendus, tous ces disciples dévoués ou ces Pharisiens hostiles, ne servent qu'à mettre en lumière la sublime et douce figure du Sauveur. Le Christ passe, dans ce livre, pour faire entendre son inlassable appel : Venez tous à moi.

C'est surtout aux enfants que l'auteur destine ces *Scènes d'Évangile* ; il ne raconte à ses jeunes lecteurs ni légendes ni récits apocryphes ; il les met en face de la vérité en leur disant : Venez et voyez.

Il semble qu'un livre ainsi compris réponde au désir si souvent exprimé par les catéchistes et par les familles chrétiennes de pouvoir mettre l'Évangile à la portée des enfants et surtout de le leur faire aimer.

Z.